

# Jonathan Coe

## Le royaume désuni



folio



COLLECTION FOLIO



Jonathan Coe

# Le royaume désuni

*Traduit de l'anglais  
par Marguerite Capelle*

Gallimard

Les paroles en exergue du chapitre cinq sont tirées de la chanson « The British Road », paroles et musique de Robert Wyatt © 1986 Cherry Red Songs for the World. Administered by Kassner Associated Publishers Ltd, used by permission. All rights reserved.

Une partie du discours prononcé par Sa Majesté la Reine à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire du jour de la Victoire, le 8 mai 2020, est reproduite dans le chapitre sept. Contains public sector information licensed under the Open Government Licence v3.0.

*Titre original :*

BOURNVILLE

© Jonathan Coe, 2022.

© Éditions Gallimard, 2022, pour la traduction française.

*Couverture : Illustration Margaux Thienot  
d'après © HE2 / iStock.*

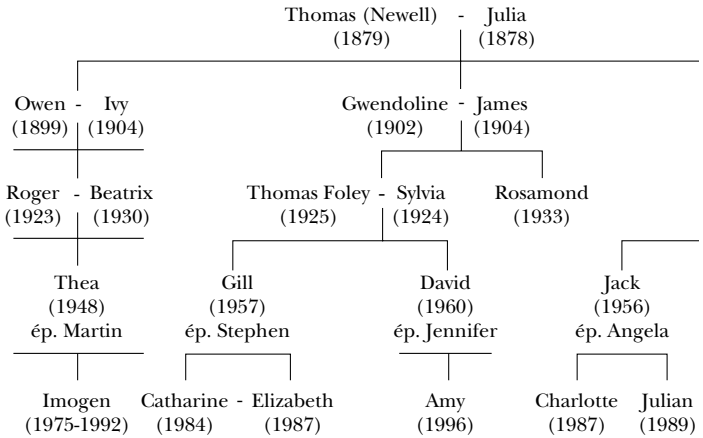
Né en 1961 à Lickey près de Birmingham, Jonathan Coe est l'un des auteurs majeurs de la littérature britannique actuelle. Ses œuvres mettent en scène des personnages en proie aux changements politiques et sociaux de l'Angleterre contemporaine. S'il sait se faire grave et mélancolique, dans *La Femme de hasard* (2007), c'est avec *Testament à l'anglaise* (1995), prix du Meilleur Livre étranger 1996, où il présente une peinture au vitriol de l'époque thatchérienne, que son talent de romancier se fait connaître. Suivent *La Maison du sommeil* (1998), prix Médicis étranger, le diptyque *Bienvenue au club* (2003) et *Le Cercle fermé* (2006), *La pluie, avant qu'elle tombe* (2009), *La vie très privée de Mr Sim* (2011), histoire picaresque d'un incorrigible ingénu, et *Expo 58* (2014), parodie de roman d'espionnage dans l'Angleterre des années 1950. L'essai *Notes marginales et bénéfiques du doute* a paru en 2015. *Le cœur de l'Angleterre*, paru en 2019, tisse une satire sociale et politique des années Brexit. Depuis, l'auteur a publié *Mr Wilder et moi* (2022), où il dresse un portrait fantasmé du grand réalisateur, et *Le royaume désuni* (2022), brillante saga qui dépeint l'Angleterre de l'après-guerre à nos jours.



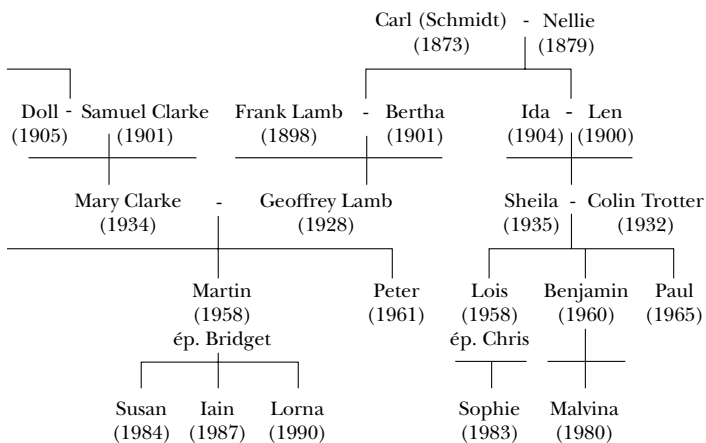


*À Graham Caveney*

ARBRE GÉNÉALOGIQUE



## DES PERSONNAGES





# *Prologue*

Mars 2020



Il y avait si peu de monde dans le hall des arrivées de l'aéroport de Vienne que Lorna n'eut aucun mal à la repérer, bien que ce soit la première fois qu'elles se rencontraient. Elle avait des cheveux bruns et courts, une silhouette juvénile et des yeux marron qui s'éclairèrent quand Lorna passa la tête derrière le gigantesque étui de son instrument et dit :

« Susanne, c'est bien ça ?

— Bonjour, répondit cette dernière en étirant le mot avec un accent chantant, et puis, après un instant d'hésitation, elle serra Lorna dans ses bras en guise de bienvenue. On a encore le droit de faire ça, hein ?

— Bien sûr qu'on a le droit.

— Je suis tellement contente que tu sois enfin là.

— Moi aussi », lui retourna Lorna, par automatisme. Mais c'était la vérité.

« Le vol s'est bien passé ?

— Très bien. Pas grand monde.

— J'ai pris ma voiture. » Elle regarda avec une appréhension soudaine l'étui d'un noir luisant

qui contenait la contrebasse de Lorna, et ajouta :  
« J'espère qu'elle sera assez grande. »

Dehors, il faisait presque assez froid pour qu'il neige, et les couronnes orangées des réverbères émaillaient sporadiquement l'air nocturne. Tandis qu'elles marchaient jusqu'au parking, Susanne posa d'autres questions à Lorna sur son vol (ils ont pris votre température, à l'aéroport ?), lui demanda si elle avait faim (non) et lui expliqua quelques détails concernant l'organisation des prochains jours. Lorna et Mark seraient logés au même hôtel, mais lui arrivait d'Édimbourg, et ne serait pas à Vienne avant le lendemain matin. Leur concert devait démarrer vers vingt et une heures, et le jour suivant ils prendraient le train pour Munich.

« Je ne peux pas vous accompagner pour les concerts en Allemagne, regretta-t-elle. Même si j'aimerais beaucoup. Simplement la maison de disques n'a pas le budget pour me payer le voyage. On fait tout avec très peu de moyens. C'est pour ça que tu as droit à ça, plutôt qu'à une limousine. »

Elle parlait de sa propre voiture, un break Volvo d'une dizaine d'années, tout cabossé et éraflé, et qui n'inspirait guère confiance à Lorna. En revanche, il paraissait largement assez grand pour faire le boulot.

« Ça devrait aller », dit Lorna, mais quand elle regarda de plus près dans le véhicule, elle découvrit un problème inattendu. Il y avait un siège bébé à l'arrière, entouré des nombreux détritits laissés par quelqu'un pour qui s'occuper d'un enfant est la priorité numéro un – lingettes, emballages de nourriture, jouets en plastique, tétines –, mais, plus inquiétant, le moindre centimètre carré



restant paraissait occupé par des rouleaux de papier toilette, emballés dans du plastique par packs de neuf. Il lui sembla qu'il y en avait au moins vingt là-dedans.

« Désolée pour ces trucs, dit Susanne. Laisse-moi juste... Bon, voyons comment on peut faire. »

Elles entreprirent d'essayer de rentrer la contrebasse dans l'habitacle en passant par le coffre, mais l'instrument rencontra immédiatement une solide muraille de papier toilette. Lorna sortit neuf ou dix paquets et les posa sur le bitume, mais elles ne parvenaient toujours pas à faire passer le manche de l'instrument entre tous les rouleaux de papier toilette qui restaient sur la banquette arrière. Elles retirèrent donc tous les paquets du dessus et les empilèrent contre la voiture, et à elles deux elles parvinrent à manœuvrer la contrebasse pour l'enfoncer à l'intérieur, au-delà du siège bébé, si bien que la tête de l'instrument touchait pratiquement le pare-brise tandis que le coffre fermait tout juste. Mais quand elles essayèrent d'empiler le papier toilette autour, pas moyen que ça rentre.

« Peut-être que si on sortait l'instrument de son étui, dit Susanne, et qu'on le remplissait de papier toilette... Non, ce n'est peut-être pas une bonne idée. »

Le problème finit par être résolu quand Lorna s'installa sur le siège passager, la joue plaquée contre le manche de sa contrebasse, et que Susanne chargea huit ou neuf paquets de papier toilette sur ses genoux, formant une tour qui atteignait le plafond de la voiture.

« Tu te sens en sécurité ? demanda-t-elle anxieusement en démarrant pour s'engager dans les rues quasi désertes, en direction du centre de Vienne.

— Tout à fait, assura Lorna. C'est comme un airbag. Si on a un accident, ces trucs me sauveront sûrement la vie.

— Tu n'as pas l'air très à l'aise. Je suis vraiment désolée.

— Ne t'inquiète pas, ça va. » Au bout d'une minute ou deux, elle reprit : « Dis, c'est une question un peu... idiote, mais pourquoi tu as acheté autant de PQ ? »

Susanne lui jeta un coup d'œil surpris, comme si la réponse allait de soi. « J'ai décidé de faire des réserves, c'est tout. Enfin bon, peut-être que je me suis un peu emballée, mais quand même... on n'est jamais trop prudent, pas vrai ? » Elle roulait toujours, négociant une enfilade de feux tricolores. Mais elle sentit que Lorna n'avait pas vraiment compris son explication. « À cause du virus, tu vois ? ajouta-t-elle pour ne laisser planer aucun doute.

— Tu crois que c'est grave à ce point ?

— Qui sait ? Mais oui, je crois. Tu as vu les images de Wuhan ? Et maintenant toute l'Italie est confinée.

— Oui, j'ai entendu ça, répondit Lorna. Ils ne vont pas faire ça ici, hein ? Je veux dire, aucun risque que le concert de demain soit annulé ?

— Oh non, je ne crois pas. On affiche déjà complet, tu sais. Ce n'est pas une grande salle – deux cents places à peu près – mais c'est plutôt bien pour du jazz, de nos jours. Et dans la matinée il y a un journaliste qui veut te rencontrer, pour un site musical. Donc il y a vraiment de l'intérêt. Tout va très bien se passer, ne t'en fais pas. »

Lorna laissa le soulagement transparaître sur son visage. Cette tournée représentait énormément

pour elle. C'était la première fois que Mark et elle allaient jouer en live hors du Royaume-Uni, la première fois que quelqu'un les payait pour donner plusieurs concerts, la première fois que la musique lui rapportait quelque chose depuis plus d'un an. Pendant la journée, elle travaillait avec trois autres femmes à la réception d'un immeuble de bureaux de quinze étages, dans le centre de Birmingham. Ses collègues savaient vaguement qu'elle jouait de la musique sur son temps libre, mais elles auraient été épatées d'apprendre une chose pareille : quelqu'un la payait pour aller en Autriche et en Allemagne, on la logeait dans des hôtels, un journaliste, nom d'un chien, un journaliste (même s'il écrivait pour un site Internet) voulait l'interviewer. Lorna attendait cette tournée depuis des semaines, elle ne vivait que pour ça. Ça lui aurait brisé le cœur que ce drôle de petit virus remette en cause tous ses projets.

Susanne la déposa à l'hôtel et promit de passer le lendemain matin, juste après le petit déjeuner. C'était un établissement bon marché, à quelques kilomètres du centre-ville. Les chambres étaient minuscules, mais rien que d'être là, Lorna était déjà contente. Pendant une bonne demi-heure, elle resta allongée sur son lit, plongée dans ses pensées. Elle se demanda qui avait eu l'idée d'installer un néon qu'on ne pouvait pas tamiser dans une chambre aussi petite. Elle se demanda pourquoi elle avait choisi un instrument qui prenait plus de place qu'elle, et avait failli rester coincé dans l'ascenseur. Surtout, elle se demanda ce qui pouvait bien pousser quelqu'un, face à la propagation mondiale d'un virus, à réagir en achetant deux cents rouleaux de papier toilette. Était-ce

vraiment la plus grande crainte des gens ? Qu'un jour, à cause d'une terrible crise économique, ou bien d'une crise sanitaire ou d'une catastrophe climatique, on ne puisse plus s'essuyer les fesses ?

Elle regarda sa montre. Vingt et une heures trente. Vingt heures trente à Birmingham. Ce serait le bon moment pour téléphoner chez elle. Par « chez elle », elle voulait dire au Royaume-Uni, mais elle n'avait pas l'intention d'appeler son mari Donny, qui devait être sorti avec ses amis à cette heure-là. Elle ne voulait pas non plus joindre ses parents, qui étaient en vacances, profitant d'un surplus non prévu (et non désiré) de temps libre, maintenant que la Grande-Bretagne avait fini par quitter l'UE et que tous les députés européens anglais se retrouvaient au chômage. Non, celle qui attendait de ses nouvelles, c'était Gran. Lorna lui avait promis de la contacter via Skype dès qu'elle aurait atterri à Vienne. Gran, pour qui chaque vol était une catastrophe potentielle, un crash en puissance, était sûrement chez elle, attendant dans un état d'angoisse sourde le coup de fil de Lorna qui l'informerait qu'elle était de retour sur le plancher des vaches.

Elle s'assit sur le lit et ouvrit son ordinateur portable, un modèle pas cher trouvé dans un boui-boui où l'on revendait du matériel informatique, pas loin de son appartement, et qui jusqu'à présent faisait très bien l'affaire. Il n'y avait ni bureau ni table dans la chambre, alors elle posa un oreiller sur ses genoux pour y installer l'ordinateur, avant de cliquer sur l'identifiant Skype de sa grand-mère. Comme d'habitude, pas de réponse. Ça ne répondait jamais. Pourquoi s'obstinait-elle à vouloir faire comme ça ? Il fallait d'abord

l'appeler sur le fixe. Ligne fixe et courrier : Gran ne se fiait pas aux moyens de communication plus modernes, mais croyait à la réalité de ces deux-là. Cela faisait maintenant six ans qu'elle possédait une tablette – un cadeau pour son quatre-vingtième anniversaire – mais elle avait du mal à comprendre comment s'en servir. Il fallait téléphoner sur sa ligne fixe, l'appeler sur Skype en même temps, et lui expliquer la marche à suivre. À chaque fois.

Quand tout ce cirque fut enfin terminé, Lorna se retrouva face à l'image habituelle sur son écran d'ordinateur : la moitié supérieure du front de Gran.

« Est-ce que tu peux t'orienter autrement ? demanda-t-elle. Incline-la vers toi. »

L'image trembla violemment et bascula dans le mauvais sens. À présent, elle ne voyait plus que les cheveux de Gran, permanentés et teints en blond, comme toujours.

« C'est mieux ?

— Pas vraiment.

— Moi je te vois bien.

— C'est parce que j'ai placé la caméra correctement. Laisse tomber, Gran, ça n'a pas d'importance.

— Je te vois.

— Tant mieux.

— On peut discuter quand même.

— On peut, oui.

— Tu es où ?

— Dans ma chambre d'hôtel.

— À Venise ?

— Vienne.

— Ah oui c'est vrai. Ça a l'air très bien.

- Oui, c'est plutôt confortable.
- Comment s'est passé ton vol ?
- Bien.
- Pas de problèmes ?
- Pas de problèmes. Comment tu vas, Gran ?
- Très bien. Je regardais les informations.
- Ah oui ?
- C'est un peu inquiétant, en fait. Le virus par-ci, le virus par-là.
- Je sais. Ils en parlent ici aussi. La femme qui est venue me chercher à l'aéroport avait à peu près deux cents rouleaux de PQ dans sa voiture.
- À peu près deux cents quoi ?
- Rouleaux de PQ.
- C'est tout à fait ridicule.
- Tu devrais peut-être en acheter un peu, au cas où.
- Pourquoi je ferais une chose pareille ?
- Ou quelques conserves de haricots ou de soupe en plus.
- N'importe quoi. Vraiment, les gens exagèrent. De toute façon, c'est Jack qui me fait mes courses, normalement, ou Martin. Ils peuvent me trouver tout ce qu'il me faut.
- J'imagine, oui. C'est juste que... personne n'a l'air de savoir ce qui va se passer.
- Tu crois que ça va arriver chez nous ? Le virus.
- C'est arrivé en Italie.
- J'ai vu ça. Ils ont dit à tout le monde de rester chez eux. Ça va faire un peu comme la peste, non ? La peste noire, et tout le tintouin. »
- Lorna sourit. C'était l'une des expressions favorites de Gran. Elle l'utilisait tout le temps sans même s'en rendre compte. Il n'y avait qu'elle pour parler de « tintouin » au sujet de la peste noire.

« Prends soin de toi, c'est tout, dit Lorna. Reste chez toi et fais attention.

— Ne t'en fais pas, répondit Gran. Je ne bouge pas d'ici. »

\*

Lorna passa les deux premières heures de la matinée dans un bar à côté de l'hôtel, où elle prit son petit déjeuner, donna son interview, puis retrouva Susanne pour boire un café. L'entretien fut stressant : elle n'avait pas l'habitude de parler aux journalistes. Celui-ci était un hipster enjoué d'une petite trentaine d'années, qui parlait parfaitement l'anglais et semblait avoir davantage envie de l'interroger sur le Brexit et Boris Johnson que sur les harmoniques ou la walking bass. Quand elle parvint enfin à ramener le sujet à la musique, ce fut pour évoquer principalement d'autres membres de sa famille, en fin de compte : son oncle Peter, qui jouait du violon dans l'Orchestre symphonique de la BBC, et puis Gran, justement. « Je crois que tout mon sens de la musique, c'est d'elle que je le tiens, expliqua-t-elle. De ma grand-mère, Mary Lamb. C'est une fantastique pianiste. Elle aurait probablement pu devenir concertiste, en fait. Mais au lieu de ça, elle est devenue mère et femme au foyer, et a terminé en se contentant de jouer "Jérusalem" une fois par semaine au Women's Institute du coin. » Elle dut ensuite passer un certain temps à lui raconter ce qu'était le Women's Institute, et à la fin de son explication, elle était à peu près certaine qu'il avait oublié de quoi elle parlait au départ. C'était vraiment dommage que Mark n'ait pas été là. Il avait beaucoup

plus d'expérience pour ce genre de choses, et il était toujours tellement drôle, et irrévérencieux, que l'ambiance aurait été beaucoup plus légère.

Mais Mark n'arriva à l'hôtel qu'à treize heures trente, et Lorna et lui se mirent tout de suite en quête d'un endroit où déjeuner. La plupart des restaurants du quartier étaient quelconques, sans caractère, des espèces de fast-foods. Ils marchèrent une dizaine de minutes avant de trouver un établissement d'allure plus traditionnelle : intérieur lugubre avec bougies vacillantes et lourdes tables en chêne, menu sans traduction. Des semaines plus tard, Lorna se remémorerait l'atmosphère du restaurant, ce jour-là, et celle de la ville en général, particulièrement étrange et suspendue : il y avait une tension dans l'air, comme si les gens prenaient lentement conscience qu'un changement, un événement invisible et imminent, s'apprêtait à bouleverser leur quotidien à un point qu'ils ne mesureraient pas encore et auquel ils n'étaient pas préparés. Ce sentiment d'appréhension feutrée était assez indéfinissable, et pourtant palpable.

Lorna commanda une salade et un Schweppes, Mark choisit une tartine monumentale et deux bières. Elle s'inquiétait vraiment de son régime.

« Ne prends pas cet air désapprobateur, lui dit-il. J'ai besoin de manger pour garder des forces. Et il fait froid en Écosse, tu sais. Il faut beaucoup de graisse corporelle pour survivre dans le Grand Nord. »

Elle commença à lui raconter l'interview. « Il voulait savoir comment on s'était rencontrés. »

Mark fit une pause, la fourchette en l'air.

« Je ne me rappelle pas comment on s'est rencontrés, fit-il.



— Mais si. Tu es venu dans ma fac, tu te souviens ? On a tous eu l'occasion de te parler.

— Ah oui, c'est vrai, répondit-il, l'air de s'intéresser beaucoup plus à la nourriture au bout de sa fourchette.

— J'étais la meilleure », reprit Lorna, attendant que Mark confirme en opinant du chef. Il n'en fit rien. « En tout cas, tu as dit que j'étais la meilleure.

— Bien sûr que t'étais la meilleure, dit-il en mastiquant.

— Et puis on est allés boire un verre après. Tu m'as demandé lequel de tes albums je préférais, et j'ai dit que je n'avais jamais entendu parler de toi avant.

— Ça je m'en souviens. J'ai été charmé par ta franchise, tout autant qu'horrifié par ton ignorance.

— Et puis... les choses se sont enchaînées. »

Dans cet « enchaînement », il y avait eu quelques heures passées à jouer ensemble la semaine suivante, dans un appartement de Moseley, où Mark logeait à l'époque. Ensuite, ils s'étaient mis à faire des enregistrements, à distance – Mark lui envoyait des fichiers de son studio personnel à Édimbourg, Lorna ajoutait les parties de basse depuis chez elle. Ils avaient ainsi amassé des heures et des heures de musique, qui seraient finalement distillées dans un album de soixante-dix minutes pour le label autrichien de Mark, et au fil du temps, ils avaient développé un style où les accords lancinants, planants et méditatifs que Mark tirait de sa guitare venaient prendre appui sur la contrebasse de Lorna, qu'elle abordait comme un instrument mélodique, se servant souvent d'un archet. Ce fut extraordinaire, pour elle, de passer en si peu

de temps d'étudiante prometteuse à musicienne enregistrée, mais le fait est que cette collaboration fonctionnait – entre elle et Mark, ça avait collé dès le départ, tout simplement. Et même si la presse britannique ne s'intéressait guère à eux, et qu'ils avaient du mal à décrocher des concerts dans leur pays, l'album avait engrangé des ventes respectables dans le reste de l'Europe, et voilà qu'ils étaient là, à Vienne, s'apprêtant à donner le premier concert d'une tournée de six jours, en faisant de leur mieux pour recréer en live la texture de ces enregistrements studio. Ce soir-là, observant Mark depuis le côté de la scène alors qu'il jouait un de ses solos à mi-concert, Lorna s'émerveilla une fois de plus devant cet homme – cet homme obèse, lubrique, mal fagoté, et qui dans l'ensemble ne payait pas de mine – capable de jouer comme un ange quand il le voulait bien, et qui se servait de ses doigts et de ses pédales pour faire sonner sa guitare comme un orchestre entier, inondant la salle d'harmonies complexes, d'accords et de bribes de mélodies qui maintenaient les jeunes spectateurs dans une sorte de transe extatique.

« Que des pauvres cons ce soir, dit-il à Lorna, alors qu'ils s'attaquent ensuite pour manger.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ils ont adoré.

— J'ai pas trouvé qu'il y avait beaucoup de répondant, fit-il. J'ai connu des publics plus vivants à la morgue. »

Susanne paraissait réellement mortifiée, comme si le comportement du public relevait de sa responsabilité personnelle, et Lorna se hâta donc de la rassurer :

« Ne fais pas attention. Ils étaient super. C'était

une super soirée. Crois-le ou non, mais c'est sa façon de montrer sa gratitude. »

Ludwig, le propriétaire de la maison de disques, s'était joint à eux pour le dîner. Il les avait emmenés dans un restaurant baptisé Café Engländer, même si l'endroit n'avait pas grand-chose d'anglais en apparence : on y servait des spécialités autrichiennes en portions généreuses, dont une *Schnitzel* qui, à son arrivée, parut assez grosse pour satisfaire même l'appétit de Mark.

« Regardez-moi ça, s'extasia-t-il, les yeux brillants. Non mais regardez-moi ça ! »

Susanne et Ludwig rayonnaient, fiers que leur cuisine nationale soit accueillie avec autant d'enthousiasme. Seule Lorna, qui avait encore une fois commandé une salade, avait l'air de désapprouver.

« Il doit y avoir les trois quarts d'un veau là-dedans, lui glissa-t-elle à voix basse, de façon que les autres n'entendent pas. Quelqu'un comme toi ne devrait pas manger ce genre de choses.

— Quelqu'un comme moi ? fit-il en se servant de la salade de pommes de terre. Tu veux dire un gros comme moi ?

— Je n'ai pas dit ça. Je n'ai jamais dit que tu étais gros.

— Tant mieux, dit Mark. Parce que je ne suis pas gros. Selon mon docteur, je suis obèse morbide. »

Après avoir joué avec une telle intensité pendant près de deux heures, Mark et Lorna auraient préféré parler de sujets légers, mais ce n'était apparemment pas le genre de Ludwig. Il avait la cinquantaine bien tassée, une élégante chevelure grise, une barbe strictement taillée, un esprit acéré et une élocution précise et raffinée.

Au bout de quelques minutes, il entreprit de les questionner sur la situation politique en Angleterre.

« Comme tu le sais, Mark, je suis un anglophile convaincu. Je suis venu à Londres pour la première fois en 1977, au plus fort du mouvement punk. La musique ne me plaisait pas tellement, mais l'état d'esprit était fascinant, pour un jeune homme qui avait grandi à Salzbourg, une ville ultra-conservatrice et où les contre-cultures n'existent pas, en tout cas pas que je sache. C'était à l'époque du jubilé d'argent de la reine, je me souviens, et pendant un temps on aurait dit que tout le monde chantait soit l'hymne national, soit le "God Save the Queen" des Sex Pistols. D'une certaine façon, c'était incroyablement révélateur de votre psyché nationale, le fait que ces deux chansons puissent être simultanément sur toutes les lèvres. Je crois que c'est aussi à ce moment-là que j'ai vu un James Bond, *L'espion qui m'aimait*, et entendu les spectateurs pousser des hurrahs quand son parachute s'ouvrait et révélait un drapeau aux couleurs de l'Union Jack. Encore une fois, tellement british ! Ils se font mousser tout en se moquant d'eux-mêmes. J'ai passé trois mois à Londres et à la fin, j'étais tombé amoureux de tout ce que j'y avais découvert : la musique british, la littérature british, la télévision british, le sens de l'humour... Je me suis même mis à apprécier la cuisine. Je trouvais qu'il y avait là une énergie et une inventivité qu'on ne voyait nulle part ailleurs en Europe, et tout ça sans se prendre au sérieux, avec cette extraordinaire ironie tellement propre aux Britanniques. Et maintenant, qu'est-ce que fait cette même génération ?! Elle vote pour le

Brexit, et pour Boris Johnson ? Qu'est-ce qui leur est arrivé ? »

Avant que Mark ou Lorna ne puissent proposer une réponse à cette question difficile, il poursuivit :

« Il n'y a pas que moi. C'est une question qu'on se pose tous. Vous savez, on parle d'un pays intelligent, un pays que tout le monde admirait. Et voilà que vous avez fait ce truc qui, pour nous, de notre point de vue, vous amoindrit, vous donne l'air plus faible, plus isolé, et pourtant vous paraissez tout à fait contents de vous. Et ensuite, vous mettez ce bouffon aux manettes. Qu'est-ce qui se passe ? »

Mark jeta un coup d'œil à Lorna et dit : « Bon, on commence par où, alors ?

— Je suppose qu'on commence par préciser, dit-elle, que Londres et l'Angleterre, ce n'est pas la même chose.

— Évidemment, fit Ludwig. Ça je le comprends bien.

— Et l'Angleterre et le reste du Royaume-Uni, ce n'est pas la même chose, ajouta Mark. Ce n'est pas pour rien que j'ai déménagé à Édimbourg.

— Ça aussi je comprends. Mais tout de même, tu restes anglais dans l'âme, non ?

— Ce n'est pas comme ça que je me définis. Ce n'est pas l'essence de mon identité.

— Je ne crois pas, intervint Lorna, veillant à choisir ses mots, que l'Anglais type existe vraiment.

— Ah, j'aimerais bien en dénicher un, si je pouvais, fit Ludwig. Et une fois que je l'aurais trouvé, je lui poserais deux questions : cette nouvelle direction que vous avez prise, depuis quelques

années... pourquoi, au juste ? Et pourquoi diable avoir choisi précisément ce type-là pour vous montrer la voie ? »

Juste à ce moment-là, le téléphone portable de Susanne vibra. Elle s'en empara pour regarder le message.

« Mince alors, dit-elle. On dirait que vous étiez pile dans les temps.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est la salle de concert. Elle ferme à partir de demain, sur ordre de la municipalité. Terminé les événements publics. Terminé les rassemblements de plus de cinquante personnes. »

Dans un premier temps, les autres accueillirent cette information en silence. L'humeur devint soudain lugubre.

« Bon, ça devait finir par arriver, conclut Ludwig. Ça fait des jours qu'ils en parlent.

— Au moins ce n'est pas un confinement total, comme en Italie, dit Susanne.

— Ça viendra, leur assura Ludwig.

— Où est-ce qu'on est censés aller demain ? demanda Mark. Munich, c'est ça ?

— Je contacterai la salle demain matin à la première heure, dit Susanne, et je vous tiendrai au courant. Mais je suis sûre qu'il n'y aura pas de problème. »

Lorna plongea sa fourchette dans sa salade, et prit deux gorgées de vin blanc. Il était plus sucré que ce qu'elle buvait d'habitude, et coulait comme du miel. Elle regarda autour d'elle dans le restaurant et se dit que c'était vraiment un très beau moment pour elle, tellement différent de sa vie à Handsworth, tellement différent de son quotidien professionnel : un monde de visages accueillants,

de gens sur la même longueur d'onde, de bienveillance et de *Gemütlichkeit*. Elle espéra que tout ça ne lui serait pas arraché avant qu'elle ait le temps d'en profiter.

\*

Le lendemain matin, Susanne les retrouva à l'*Hauptbahnhof* pour les mettre dans le train de huit heures et demie pour Munich. Elle commençait à avoir l'air inquiète. La tournée de Mark et Lorna comptait encore cinq dates : Munich, Hanovre, Hambourg, Berlin et Leipzig. Il paraissait désormais probable qu'au moins certains de ces concerts seraient annulés, même si chaque Land prenait ses décisions de façon autonome, selon le jugement des autorités locales.

« Le problème, c'est qu'une fois qu'il y en a un qui impose des restrictions, les autres se sentent obligés de suivre. Et je ne serai pas avec vous pour m'assurer que tout se passe bien.

— On s'en sortira, assura Mark. Si les salles ferment, on n'aura qu'à bien se couvrir et jouer dehors. Un concert acoustique. Mark Irwin et Lorna Simes *unplugged*.

— Oh, je serais vraiment déçue de manquer ça ! dit Susanne.

— On enregistrera, et tu pourras le sortir en album live. »

Elle sourit bravement, puis fit mine de serrer Lorna dans ses bras pour lui dire au revoir, comme elle l'avait fait pour l'accueillir, à peine trente-six heures plus tôt, à l'aéroport. Mais au dernier moment toutes deux se ravisèrent, préférant se livrer à la gestuelle maladroite qui se répandait

de plus en plus : un jeu de coudes s'apparentant à l'écho lointain d'un contact humain normal. Mark ne voulut rien savoir. Il prit Susanne dans ses bras, la plaqua contre son gros ventre mou, et la serra contre lui pendant une bonne dizaine de secondes.

« Désolé, mais aucun virus à la noix ne devrait nous empêcher de montrer ce qu'on ressent, fit-il. Tu as été géniale. Tu nous réinvites dès que tu peux, d'accord ?

— Bien sûr. Les choses vont bientôt revenir à la normale, et on pourra vous accueillir à nouveau.

— Super. »

Il l'embrassa sur le front, puis Lorna et lui se lancèrent dans l'entreprise laborieuse qui consistait à charger leur matériel dans le train.

Le voyage durait quatre heures, et Lorna en savoura chaque minute. Le soleil de la fin de l'hiver était vif, le paysage se transformait, évoluant comme ils franchissaient la frontière entre l'Autriche et l'Allemagne et, telle une touriste, elle prit des dizaines de photos des sommets enneigés des Alpes bavaroises et des villes et villages nichés au pied de leurs pentes. Elle en envoya quelques-unes à Donny et Gran, mais ni l'un ni l'autre ne répondit. En face d'elle, côté fenêtre, Mark somnolait sur son siège, lâchant de temps à autre un ronflement qui le réveillait en sursaut. Lorna soupçonnait qu'il n'avait pas beaucoup dormi la nuit précédente. Il n'était pas rentré avec elle à l'hôtel, après le dîner : il avait préféré trouver un mec via une appli, et était sorti le rejoindre dans un club. Elle choisit de ne pas demander ce qui s'était passé ensuite.

La voisine de Mark était une jeune femme svelte



et élégante qui feuilletait un numéro du *Vogue* allemand. Lorna se prit de fascination devant les efforts qu'elle devait fournir pour tourner les pages, en raison de la paire de délicats gants de cuir fauve qu'elle arborait. Il faisait chaud dans le wagon, et la femme avait ôté son manteau et sa veste, mais malgré cela elle conserva ses gants tout au long du trajet.

\*

Le virus continua à les poursuivre à travers l'Allemagne. À Munich, Hanovre, Hambourg et Berlin, la chance fut avec eux : les salles restèrent ouvertes jusqu'à ce que leurs concerts aient eu lieu, même si toutes les quatre fermèrent leurs portes dès le lendemain matin. Chaque soir, l'histoire se répétait : les réglages sonores, puis le concert, suivi d'un dîner rapide avec les organisateurs. Lors de ces dîners, la conversation finissait toujours par revenir sur le virus, les nouvelles mesures annoncées par les autorités locales, les nouvelles expressions telles que « distanciation sociale » ou « immunité collective » – que les gens maniaient désormais comme des experts –, la multiplication récente des blagues nerveuses sur l'hygiène, le salut du coude et la meilleure manière d'esquiver les poignées de main, ou encore les reportages effrayants sur le confinement à Wuhan, les spéculations sur l'Italie (comment tiendrait-elle le coup, maintenant qu'elle était elle-même confinée ?) et les autres pays européens (choisiraient-ils bientôt d'en faire autant ?). Ces conversations étaient essentiellement badines et légères, avec un arrière-fond d'appréhension

incrédule, l'impression que ce dont ils parlaient ne pouvait pas réellement arriver, ou être sur le point d'arriver. Les propriétaires des salles étaient aussi aux prises avec des considérations plus immédiates et concrètes : combien de temps ces fermetures allaient-elles durer, comment payer le personnel et le loyer, avaient-ils assez de trésorerie pour traverser la crise imminente ? C'étaient des conversations alarmantes, à bien y penser, mais le vin, la nourriture, les rires et la chaleur humaine semblaient les rendre non seulement tolérables mais même agréables.

Berlin fut probablement le meilleur concert de tous. Le jeu de Mark était particulièrement inspiré ce soir-là. C'était presque comme s'il savait que ce serait leur dernière scène avant un moment, et qu'il voulait en tirer le meilleur parti en s'absorbant dans la musique, en s'abandonnant totalement à elle, avec un degré de concentration et d'oubli de soi que Lorna n'aurait jamais cru possible. Sa performance était généreuse, aussi : généreuse envers elle. En tant que contrebassiste, son rôle aurait pu se résumer à l'accompagnement, mais il veillait à ce que ce ne soit jamais le cas, lui donnait toujours le sentiment d'être une partenaire à part entière. Pourtant, ce soir-là, elle savait qu'il jouait à un autre niveau, et qu'elle ne serait jamais capable d'égaliser son inventivité patiente et nonchalante, le flot miraculeux de ses trouvailles. Peu importait. C'était un privilège d'être là à ses côtés. Ils jouaient dans un drôle de lieu, la cave d'un disquaire de l'ancien Berlin-Est, non loin de la Fernsehturm. L'endroit ne pouvait pas accueillir plus de soixante-dix personnes, et il était plein à craquer. Une fois ou deux, Lorna se surprit à

regarder ces jeunes Berlinois tassés les uns contre les autres, à se dire qu'ils inspiraient, expiraient, se touchaient, touchaient les sièges, puis les sièges touchés par d'autres personnes, toussaient, même, de temps à autre, et elle eut l'impression de pouvoir visualiser ce minuscule organisme mortel dont ils venaient juste d'apprendre l'existence, en train de bondir d'une personne à l'autre, d'un hôte à l'autre, en quête de son prochain foyer, de sa prochaine occasion d'incuber et d'attaquer. Dans ces moments-là, elle savait que sa concentration vacillait et qu'elle trahissait Mark, brisant ce pacte de confiance tacite entre deux musiciens qui improvisent ensemble sur scène. Elle se reprenait bien vite et se remettait à jouer avec une concentration renouvelée. Une fois de temps en temps, Mark et elle étaient à l'unisson : leurs pics d'intensité coïncidaient, et alors, l'espace de plusieurs secondes, quelque chose de magique se produisait, et pendant ces précieux instants les spectateurs et les musiciens étaient transcendés, le temps suspendu, tandis qu'une sensation qui s'apparentait à l'extase gagnait la salle entière. Ces moments-là étaient sa raison de vivre, mais on pouvait parfois jouer un concert entier sans que cela se produise. Ce soir-là à Berlin, ils furent bénis, le nirvana fut brièvement à portée de main, et lorsqu'ils sortirent dîner ensuite, tout le monde planait encore.

Mais le lendemain matin, quand Mark et Lorna arrivèrent à Leipzig, un message les attendait à l'hôtel. Le dernier concert de la tournée était annulé.

Ils étaient plantés là, dans le hall, se sentant un peu abattus et stupides. Lorna s'agrippait à

l'énorme étui brillant de son instrument, dont la taille même paraissait plus ridicule que jamais.

Ils appelèrent Susanne, qui tenta de les reconforter. « Je vous avais dit que ça finirait par arriver », soupira-t-elle. Elle proposa de leur trouver un vol pour rentrer le jour même, mais ils savaient que cela entraînerait des frais supplémentaires que la maison de disques ne pouvait guère se permettre.

« Pas besoin, dit Mark. On va juste traîner tranquillement, et prendre le vol que tu nous as réservé demain. Ne t'inquiète pas pour nous, tout ira bien. On va sortir faire un petit tour dans la ville cet après-midi. »

Lorna savait que c'était ce qu'elle devrait faire, mais elle ne parvint pas à rassembler assez d'enthousiasme pour ça. Elle comprenait que, vu les circonstances, ils avaient beaucoup, beaucoup de chance d'avoir presque bouclé leur tournée, ne manquant qu'un seul concert, mais quand même, c'était la douche froide. Elle laissa Mark faire sa balade – allez savoir au fond de quelle ruelle ça pourrait l'entraîner – et resta dans sa chambre d'hôtel à zapper sur les chaînes de télé, avant de décider enfin d'appeler Gran une dernière fois. Les informations sur le virus étaient vraiment préoccupantes, désormais. En réalité, Lorna commençait à être un peu paranoïaque à l'idée de l'attraper, d'être trop près des gens, de leur serrer la main ou de sentir leur souffle sur elle. Quant à Gran, elle avait quatre-vingt-six ans, et même si elle était en pleine forme (hormis son anévrisme), les risques étaient quand même grands qu'elle soit durement touchée si jamais elle l'attrapait. Elle avait tendance à prendre les questions de santé un peu par-dessus la jambe, ces temps-ci, et Lorna se

dit qu'il était sans doute temps de lui rentrer dans le crâne qu'il faudrait se montrer prudente durant les semaines à venir.

Cette fois, pour changer, il n'y eut que trois ou quatre tonalités sur Skype, puis une réponse. Et cette fois, pour changer, ce ne fut pas le front haut et ridé de Gran qui apparut en tremblant à l'image, mais le visage de Peter – le plus jeune frère de son père – entièrement visible et parfaitement centré à l'écran.

« Oh, salut, dit-elle. Je ne savais pas que tu venais aujourd'hui.

— Je me suis décidé seulement ce matin, répondit-il.

— Tu as fait la route depuis Kew ?

— Oui, je suis arrivé il y a une heure environ. »

Son oncle Peter vivait seul dans une petite maison mitoyenne, à environ huit cents mètres des Kew Gardens, dans le sud-ouest de Londres. Il avait deux heures de route pour arriver chez sa mère, mais il le faisait assez souvent, une fois toutes les deux ou trois semaines. Elle était veuve depuis plus de sept ans maintenant, et même si elle avait enfin fini par s'y habituer, il savait – et Lorna savait – qu'il y avait des moments où la solitude lui paraissait encore pratiquement insupportable. Il estimait que c'était son devoir de monter la voir chaque fois qu'il le pouvait.

« Tu voulais parler à Gran ? demanda-t-il. Je vais la chercher. »

Lorna resta face à un écran vide, jusqu'à ce qu'un beau et gros chat, dont le pelage était un joyeux patchwork de taches noires et blanches, saute sur la table et se mette à fixer la caméra de ses yeux verts accusateurs, avant de faire volte-face et de lui offrir

effrontément une vue sur son derrière. « Charlie, descends de là ! » lança la voix de Peter, et une main se tendit pour dégager la bestiole qui râlait – le fidèle compagnon de Gran – et la soustraire déceimment à sa vue. Puis deux visages remplirent l'écran, que Peter avait tourné en format paysage. Gran avait l'air toute contente. Ses yeux brillaient du bonheur que lui procurait la présence de son plus jeune fils. Il y avait une note de triomphe dans son regard.

« Tu as vu qui est venu frapper à ma porte ce matin ?

— C'est chouette, dit Lorna. Combien de temps il reste ?

— Tu vas rester pour la nuit, hein ? demanda Gran en se tournant vers Peter.

— Oh, oui. » Puis il s'adressa à Lorna : « Alors, tu es où en ce moment ?

— À Leipzig. Mais le concert de ce soir est annulé.

— Oh non ! À cause du virus ?

— Tout est en train de fermer ici, dans toute l'Allemagne.

— Fais attention, dit Gran. Ne va pas respirer des germes. Et lave-toi bien les mains. C'est tout ce qu'on peut faire, apparemment. Bien se laver les mains.

— J'ai un concert dans deux semaines, dit Peter. Je me demande s'il sera maintenu.

— Tu rentres toujours demain ? l'interrogea Gran.

— Oui.

— Je crois que Donny sera content de te récupérer saine et sauve. Qu'est-ce que tu vas faire du reste de ta journée ?

— Je ne sais pas.

— Tu devrais aller voir les caveaux de la famille, dit Peter à brûle-pourpoint.

— Quoi ?

— On a de la famille enterrée à Leipzig, quelque part.

— Ah bon ?

— Oui. C'est ça, hein, Maman ?

— Eh bien, ça je ne sais pas. Mais ton arrière-grand-père, reprit-elle, s'adressant directement à Lorna, était allemand.

— Vraiment ? fit Lorna. Tu veux dire ton père ?

— Non, pas mon père. Le père de Grandpa. »

Peter intervint pour corriger : « Pas son père. Son grand-père. »

Gran eut l'air perplexe un instant, puis acquiesça : « Ah oui. Le grand-père de Grandpa.

— Donc mon arrière-arrière-grand-père », dit Lorna.

Gran se tourna vers Peter pour qu'il confirme. « C'est bien ça ?

— C'est ça. Tu parles de Carl.

— C'était lui. Carl. Le grand-père de Geoffrey.

— Et il était de Leipzig ? demanda Lorna.

— Oh, ça je ne m'en souviens pas. Il avait un accent allemand. J'avais bien du mal à le comprendre quand il parlait.

— Mais oui, il était de Leipzig, reprit Peter avec force. J'ai travaillé sur l'arbre généalogique de la famille.

— Il s'appelait comment ? demanda Lorna, soudain excitée à l'idée de visiter de vieux cimetières et de découvrir les tombes d'ancêtres oubliés.

— Schmidt, répondit Peter. Carl Schmidt.

— Oh, fit Lorna. Ça ne réduit pas franchement le champ des recherches.

— Pas vraiment. C'est un peu l'aiguille dans la botte de foin.

— Je crois que je vais sans doute me contenter d'aller au musée ou un truc comme ça.

— Bonne idée.

— Bon, fais attention, dit Gran. Et lave-toi bien les mains, pour l'amour du ciel. »

Ils dirent au revoir à Lorna, et Gran alla dans la cuisine faire du thé, pour la troisième fois déjà depuis l'arrivée de son fils. Peter la suivit et resta à la fenêtre, tandis qu'elle s'activait avec les mugs et les sachets. Il contempla le jardin : les plates-bandes qui lui avaient valu tant de réprimandes quand il les piétinait, enfant ; le rectangle de pelouse en pente qui lui servait de toboggan quand la neige consentait, de mauvaise grâce, à tomber ; le sumac envahissant dont les branches squelettiques et les feuilles vert citron lui étaient devenues si familières au fil des longs après-midi passés à lire ou à rêvasser : tout un paysage miniature qu'il connaissait intimement depuis ses dix ans, et qui n'avait pratiquement pas évolué au cours des quarante-neuf années suivantes. La famille s'y était installée en 1971. Auparavant, ils avaient vécu quelques kilomètres plus loin, à Bournville, là où sa mère était née et avait passé sa propre enfance. Jamais elle ne quitterait cette maison désormais, il en était certain, même si elle était beaucoup trop grande pour elle. « Je mourrai ici », s'était-elle mise à répéter, apparemment convaincue que l'événement était de plus en plus imminent. Près de son cœur, un anévrisme de l'aorte grossissait. Peu à peu, millimètre par millimètre, année après année. C'était inopérable, lui avait dit son cardiologue. « Est-ce qu'il va se rompre ? »



avait-elle demandé. « Peut-être. Dans un an, ou deux, ou cinq, ou dix. Peut-être que vous aurez de la chance. » « Et s'il se rompt, que se passera-t-il ? » « Eh bien, avait-il répondu, ce sera ce qu'on appelle un *incident fatal*. » Depuis lors, elle parlait de son anévrisme comme de sa « bombe à retardement ». On ne pouvait rien y faire, à part continuer à vivre, maudire le fait que ça l'empêchait désormais de conduire, et espérer que tout irait bien. Ou espérer que quelque chose d'autre l'emporterait en premier, peut-être, parce qu'à son âge, il y aurait bien un truc qui finirait par vous avoir, pas vrai ? Tôt ou tard. Elle n'avait jamais beaucoup réfléchi à l'avenir, pas plus qu'elle n'aimait s'attarder sur le passé : elle vivait dans l'instant présent, une stratégie qui avait très bien fonctionné pour elle pendant presque un siècle.

Peter trouvait ça frustrant, tout de même, cette tendance qu'avait sa mère à vivre uniquement pour le présent. Récemment, il s'était pris d'une obsession pour l'histoire familiale, qui avait commencé avec la mort de son père et avait pris de l'ampleur quand son compagnon l'avait quitté et qu'il s'était retrouvé seul, avec beaucoup trop de temps libre. Il avait fouillé les archives sur Internet, passé au crible les papiers qui étaient chez sa mère, à chacune de ses visites, mais la ressource qu'il avait vraiment envie d'exploiter, c'était sa mémoire à elle, et l'entreprise se révélait ardue. Non parce que sa mémoire s'émuoussait, mais parce que le passé était un sujet qui semblait n'avoir aucun intérêt à ses yeux. Les miettes d'informations qu'il parvenait à lui arracher, elle les livrait à contre-cœur, et pourtant elle était désormais la dernière survivante de sa génération, la seule personne en

vie capable de se remémorer des histoires familiales qui remontaient aux années 1940 ou 1950. Que pouvait-elle lui dire, par exemple, de Carl Schmidt l'oublié, le grand-père de feu son mari, arrivé à Birmingham dans des circonstances mystérieuses dans les années 1890, et qui y avait vécu deux guerres mondiales – des guerres dans lesquelles le principal agresseur était son pays d'origine ? Quelle avait été sa position ? Quel genre d'homme était-il ?

« Oh, je ne me souviens pas de grand-chose à son sujet, fit-elle. J'étais trop jeune. Il avait l'air très sévère, effrayant. Il me fichait une trouille bleue. »

Assise dans un fauteuil près du bow-window, Charlie sur ses genoux qui ronronnait dans son petit coin de soleil, elle tendit la main pour prendre le *Daily Telegraph*, ouvert à la page des mots croisés. « Allons, reprit-elle, la sept, horizontal : "À la mode"... huit lettres, ça commence par un T. »

C'était une tentative flagrante de changer de sujet, et Peter ne l'entendait pas de cette oreille.

« Tu dois bien te souvenir de quelque chose, dit-il.

— "Tendance", fit Gran, et elle inscrivit le mot.

— Bon... quand est-ce que tu l'as rencontré pour la première fois ? »

Elle soupira, sachant que Peter ne la laissait jamais en paix quand il s'était mis en tête de la presser de cette façon.

« Eh bien, ça je m'en souviens, évidemment.

— C'était quand ?

— À la fin de la guerre.

— Donc quoi, vers 1944, 1945 ?

— Non non, je veux dire à la toute fin. » Elle prit avec précaution une gorgée de son thé, qui était encore trop chaud. « Le jour même où tout ça s'est terminé, dit-elle. Le 8 mai 1945, et tout le tintouin. »



UN

*Jour de la Victoire*

8 mai 1945



L'air ne sentait pas le chocolat, mais il y avait du chocolat dans l'air. Personne n'avait besoin de nommer la fabrique qui trônait au cœur du village. On l'appelait simplement « l'Usine ». Et dans cette fabrique, on produisait du chocolat. On y produisait du chocolat depuis plus de soixante ans. En 1824, John Cadbury avait ouvert sa première boutique dans le centre de Birmingham, où il vendait des fèves de cacao moulues pour la préparation du chocolat chaud : pieux quaker, comme ses frères, il considérait cette boisson comme un aliment nutritif pour le petit déjeuner, mais aussi comme une alternative saine à l'alcool, plus tard dans la journée. L'entreprise avait connu une croissance soutenue, les effectifs s'étaient développés, on avait fait l'acquisition de locaux plus spacieux, et puis, en 1879, ses fils avaient carrément décidé de déplacer la production en dehors de Birmingham. La zone qu'ils avaient choisie était principalement composée, à l'époque, de prairies vallonnées. Leur vision : la coexistence harmonieuse de l'industrie et de la nature, en symbiose, interdépendantes. Au début, la fabrique

était petite. Un bâtiment en brique rouge de plain-pied, inondé de lumière sur trois côtés grâce à de généreuses fenêtres offrant une vue sur les espaces verts qui l'entouraient. Près de l'usine, on plaça des terrains de sport, des jardins et des jeux pour enfants. D'ici, le centre-ville semblait lointain. Cet endroit se voulait un village, et c'était l'impression qu'il donnait. Les ouvriers venaient de loin, à des kilomètres à la ronde, descendant à la gare qui s'appelait alors encore Stirchley Street. Ce système ne pouvait pas durer puisque, à la fin du dix-neuvième siècle, l'Usine était passée de deux cents employés à plus de deux mille cinq cents. En 1895, l'entreprise acheta davantage de terres autour des bâtiments de la chocolaterie, et bientôt les ouvriers purent profiter de nouveaux espaces récréatifs et d'un terrain de cricket. Mais les ambitions de la famille Cadbury ne s'arrêtaient pas là. Ils imaginèrent des maisons : des maisons abordables, bien construites, des maisons avec de longs jardins où pourraient s'épanouir des arbres, où l'on pourrait cultiver des fruits et des légumes. Le quakerisme restait au centre de leur projet, et leur objectif était d'« améliorer la condition de la classe laborieuse et de la population ouvrière de Birmingham et ses environs, en leur offrant de meilleurs logements, agrémentés de jardins et d'espaces ouverts dont chacun pourra[it] jouir ». Chaque fois qu'ils en avaient la possibilité, ils achetaient toujours plus de parcelles dans cette zone rurale du sud de Birmingham, bien décidés à ne pas laisser des promoteurs moins visionnaires ou plus avides de profits mettre le grappin dessus. Et c'est ainsi que le village grandit, se développa, s'étendit, essaima et s'épanouit en ramifications



similaires à celles d'une plante, jusqu'à couvrir des centaines d'hectares et compter plus de deux mille maisons, dont la plupart, même si ce n'était pas la totalité, étaient occupées par des ouvriers Cadbury. Il se trouva bientôt cerné et ceinturé de tous côtés par d'autres banlieues plus ordinaires, par Stirchley, Cotteridge, Small Heath, King's Heath, King's Norton, West Heath, Northfield, Weoley Castle et Selly Oak, mais malgré tout, le village ne perdit jamais son caractère. L'épicentre en était le parc communal. Tout près de ce parc se dressait l'école primaire avec sa tour-horloge abritant le célèbre carillon. Autour de l'école on trouvait Woodbrooke Road, Thorn Road et Linden Road, des artères qui, quelle que soit la circulation qui les envahirait dans les années à venir, parvinrent toujours à conserver leur atmosphère tranquille, réminiscence bucolique de l'ombrage et des feuillages enracinés dans leurs appellations.

Quel nom donner à cet endroit si particulier ? On aurait pu croire, pour les gens qui le baptisèrent, qu'avec ses hospices et ses terrains de sport, son lac pour bateaux miniatures et ses joueurs de cricket en flanelle blanche, le village avait été bâti comme un archétype – une parodie, presque – d'une certaine conception de l'âme anglaise. Le petit ruisseau qui serpentait en son centre s'appelait le Bourn, et beaucoup s'attendaient à ce que Bournbrook soit le nom choisi. Mais c'était un village fondé sur l'esprit d'entreprise, et cette entreprise vendait du chocolat. Et jusque dans le cœur des Cadbury, ces pionniers du chocolat britannique, s'attardaient les traces d'un sentiment d'infériorité de ce produit local, comparé à ses rivaux d'Europe continentale. Les

chocolats fins n'avaient-ils pas quelque chose de fondamentalement, d'intrinsèquement européen ? Les fèves elles-mêmes étaient toujours venues des recoins éloignés de l'empire, bien sûr – rien d'antibritannique là-dedans –, mais le procédé permettant de les transformer en chocolat comestible avait été inventé par un Hollandais, et, d'après une vérité universellement reconnue – quoique éternellement tue –, c'étaient les Français, les Belges et les Suisses qui avaient depuis hissé l'art de fabriquer du chocolat jusqu'à la quasi-perfection. Si le chocolat Cadbury devait devenir réellement compétitif sur ce terrain, il faudrait façonner son image de sorte qu'il évoque dans son sillage des accents de raffinement européen, de sophistication continentale.

Bournbrook ne convenait donc pas vraiment, décida-t-on. On choisit une variante. Bournville. Le nom d'un village non seulement bâti sur le chocolat et entièrement consacré à celui-ci, mais littéralement engendré par le chocolat.

Le matin du lundi 7 mai, il n'y avait toujours pas de nouvelles précises. La guerre était terminée, apparemment, mais la paix n'avait pas encore commencé. Les gens devenaient fébriles, guettant impatiemment une annonce. Devaient-ils continuer à aller travailler ? Quand allait-on les autoriser à fêter ça ? Au bout de presque six ans de sacrifices et de privations, ce n'était tout de même pas trop demander, quelques chansons et feux de joie, et que les pubs restent ouverts tard ? En bavardant au-dessus de la clôture, le voisin de Samuel, Mr Farthing, déclara que c'était une fichue honte, si vous me passez l'expression, et Sam acquiesça et ajouta que le gouvernement allait s'attirer des ennuis s'il ne laissait pas tout le monde se lâcher un peu, et s'amuser un jour ou deux. Les gens s'en souviendraient, à l'heure des élections.

Doll avait toutes sortes d'opinions sur la politique, mais elle n'était jamais conviée à ce genre de conversation. Tandis que Mr Farthing et son mari refaisaient le monde par-dessus la clôture du fond du jardin, elle vérifia l'heure à l'horloge

de son grand-père, dans le couloir, et alla prendre son balai dans le placard sous l'escalier. Elle avait ses petites habitudes. À onze heures moins le quart, chaque jour de la semaine, elle sortait toujours balayer les marches du porche, ce qui s'expliquait par une raison bien précise : c'était à cette heure-là que les enfants de l'école d'en face prenaient leur pause matinale. Elle aimait sortir juste avant le début de la récréation, afin de profiter de quelques minutes pour savourer le silence coutumier et sonore de Bournville à cette heure-ci. Ensuite elle entendait tinter la cloche du maître, et tout de suite après c'était parti : le gazouillis de plus en plus sonore des voix haut perchées, d'abord étouffé, indistinct, puis soudain les cris à pleins poumons quand les portes principales de l'école s'ouvraient en grand et que quatre-vingt-sept enfants se ruaient sur le terrain de jeu. Doll appréciait la quiétude qui enveloppait son village la majeure partie de la journée, mais elle aimait encore plus le son des quinze minutes à venir. Elle aimait le bruit des écoliers qui s'interpellaient, les cris perçants de surexcitation, la mélopée des comptines, des moqueries enfantines et des jeux à la corde à sauter. Aucun de ces éléments n'était distinctement audible, ni séparé des autres : tout se fondait en un chœur unique, un pot-pourri adorable et chaotique de voix juvéniles (même si Doll savait aussi – et cela augmentait considérablement son plaisir à les écouter – que la voix de sa propre fille était quelque part là-dedans, bien qu'elle ne parvienne pas à l'identifier). Debout à sa porte, son balai à la main, écoutant le bruit distant de ces voix d'enfants, Doll avait le sentiment d'habiter simultanément le passé, le présent et l'avenir : cela

lui faisait penser à sa propre enfance, à l'époque où elle-même fréquentait, plus de trente ans auparavant, les bancs de la petite école paroissiale de Wellington, dans le Shropshire, un souvenir ancien quoique toujours vivace. Mais cela lui rappelait aussi que ces enfants qui criaient et chantaient seraient ceux qui porteraient sur leurs épaules les années à venir, qui reconstruiraient le pays après six années de bataille, et enterreraient le souvenir de la guerre. Le passé, le présent et l'avenir : voilà ce qu'elle entendait dans les voix des écoliers qui résonnaient depuis le terrain de jeu, lors de la récréation du matin. Comme le murmure d'une rivière, comme le bruit de la marée montante, un contrepoint distant au chuintement de son balai sur les marches, une voix désincarnée chuchotant à son oreille, encore et encore, le même mantra : *Plus ça change, plus c'est la même chose.*

\*

Parce qu'elle avait ses petites habitudes, Doll sortit sur le porche à onze heures moins le quart le lendemain aussi, même si elle savait qu'il n'y aurait pas d'enfants à entendre, cette fois. Les écoles étaient fermées ce jour-là. Et pourtant le silence de Bournville semblait plus profond que jamais – même en cette matinée historique. L'annonce était enfin arrivée par la radio, la veille au soir : deux jours de célébrations. Mais si certains s'attendaient à assister à des échauffourées alcoolisées ou à des scènes de danses improvisées sur les trottoirs de ces rues tranquilles et bordées d'arbres, avec leurs rangées à n'en plus finir de maisons paisibles, imperturbables, ils risquaient

# Jonathan Coe

## Le royaume désuni

Traduit de l'anglais par Marguerite Capelle

« Charles et Diana s'embrassent. Crépitement de flashes. Les journaux de demain tiennent leur une. Sept cent cinquante millions de téléspectateurs les regardent à travers le monde. Parmi eux, une famille rassemblée autour d'un téléviseur à Bournville, Birmingham, code postal B30. »

Cette famille, c'est celle de Mary Clarke, fille d'un ouvrier de l'usine de chocolat Cadbury, mère de trois fils et épouse d'un taiseux rencontré pour la première fois lors des festivités organisées pour la victoire des Alliés. Au fil des années, de couronnements en Coupes du monde, de la mort de Diana au Brexit, nous verrons Mary et les siens grandir, s'aimer, se détester parfois.

Scandant les temps majeurs de l'Angleterre moderne, *Le royaume désuni* mêle brillamment les destins d'un pays dysfonctionnel, d'une irrésistible famille anglaise et d'une célèbre chocolaterie.

« Un texte ample, émouvant et plein d'humour. »

Raphaëlle Leyris, *Le Monde des livres*



Le royaume désuni  
**Jonathan Coe**

Cette édition électronique du livre  
*Le royaume désuni* de Jonathan Coe  
a été réalisée le 2 février 2024 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073043443 - Numéro d'édition : 617672).

Code produit : Q01578 - ISBN : 9782073043474.

Numéro d'édition : 617675.